

LAURENCE PIERA

ASCENSEUR EMOTIONNEL

EN PANNNE

EN
PANNE

AUTOÉDITION
Charente-Maritime



Laurence Piera

Ascenseur émotionnel en panne

© Laurence Piera, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2013-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

— Tais-toi, tu me rends folle, tais-toi ! hurle-t-elle, hystérique.

Viviane ramasse son sac à main tombé à côté du canapé. Elle récupère sa veste et traverse le salon. Lionel l'attrape par le bras et la regarde droit dans les yeux :

— Tu es bien sûre de toi, Viviane ? En passant cette porte une dernière fois, tu ne nous verras plus jamais. J'espère que tu en es bien consciente ? éructe Lionel.

— C'est toi qui me jettes dehors, espèce d'hypocrite !

Viviane baisse la poignée de la porte et, rouge de colère, lance à son conjoint :

— Tu vas finir par être en retard à l'école. Tu embrasseras Maxime de ma part... ou pas ! C'est toi qui vois.

Viviane franchit le seuil et dévale l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, tout en essuyant ses joues trempées de larmes. C'est fini. Elle ne reverra plus Maxime, c'est le marché conclu, mais surtout, elle est débarrassée de cet incapable de mari qu'elle ne supporte plus depuis au moins deux ans.

Dans la semaine, Viviane avait attendu que tout le monde soit endormi dans l'appartement pour trier les photos de la famille, entassées dans des boîtes à chaussures. Elle a fait son choix : délibérément, elle n'a emporté que les photos où Rose et elle apparaissaient. Elle a écarté tous les clichés où posaient Maxime et Lionel. À une exception près : la toute première photo du petit garçon, celle prise le jour de sa naissance à la maternité.

Pour l'instant, c'est le seul souvenir qu'elle veut garder de lui, pour ne pas oublier qu'elle a, un jour, enfanté un fils.

Après le départ de Viviane, Lionel s'affaisse sur une chaise de la cuisine. Il se sert un verre de whisky pour se donner du courage. Dans dix minutes, il sera à la sortie de l'école maternelle de Rungis, et devra annoncer à son fils que sa mère est partie. Définitivement. Comme cela va être difficile...

Son estomac rempli du verre d'alcool, il décroche sa veste du porte-manteau et descend à son tour les deux étages. Un énorme poids lui plombe les épaules et un nœud lui enserre la gorge. Il traverse la rue et parcourt les trois cents mètres qui le séparent de l'école de son fils. Devant la grille, l'institutrice l'aperçoit. Elle appelle Maxime, qui joue dans le bac à sable, pour qu'il vienne rejoindre son père.

Lionel en profite pour demander un entretien privé à Mademoiselle Desforges pour le lundi suivant. Elle lui confirme pour 16 h 45, après le départ du dernier

élève. Maxime, insouciant, court vers son père et se jette dans ses bras. Lionel sourit et l'embrasse. Il le repose au sol et lui prend la main. Pendant que Maxime lui raconte une partie de sa matinée si riche, Lionel prépare mentalement son discours : annoncer à son fils le départ irrévocable de sa mère.

À la boulangerie, Lionel achète une baguette pour préparer les sandwiches du midi et deux parts de flan pour le dîner. C'est le dessert préféré de son fils. Peut-être cette douceur aidera-t-elle Maxime à accepter la triste réalité ?

Pour le déjeuner, Papa prépare des sandwiches au jambon et au fromage. Comme pour les pique-niques.

— C'est trop bon !

Je lève la tête vers mon père et demande :

— Elle est où Maman ?

— Elle est partie chez une amie qui a des problèmes.

— Ah, d'accord !

Je continue mon repas sans m'inquiéter. Depuis plusieurs jours, Maman s'absente souvent, mais comme elle sera là ce soir, je vais l'attendre sagement.

L'après-midi, je construis une grande ferme avec mes *Playmobil*. Tracteur, moissonneuse, paysans, vaches, moutons, cochons et poules envahissent le tapis de ma chambre.

En début de soirée, je file dans la salle de bains. Quand je sors de la douche, mon père me frotte énergiquement le dos avec une serviette toute douce. Il m'aide à enfiler mon pyjama et m'autorise à jouer encore une demi-heure dans ma chambre.

Ce soir, on n'est que tous les deux. Maman va venir plus tard. Dans la cuisine, les casseroles tintent, les placards claquent, et un bruit métallique aiguise mon appétit : une boîte de conserve est en train de passer un mauvais moment ! Le gaz s'allume avec un *pschitt*, les ustensiles cognent sur le plan de travail.

Bientôt, une bonne odeur se diffuse dans l'appartement. Quelques coups de cuiller en bois dans la casserole me confirment que le repas est presque prêt. Papa ne sait pas vraiment cuisiner, mais les boîtes de conserve lui sauvent la mise.

J'entends la porte du bar s'ouvrir, puis le *glouglou* du whisky qui coule dans un verre.

Quelques minutes plus tard...

— Maxime, à table !

— J'arrive, Papa !

La table est déjà mise et il m'installe devant mon assiette.

— Hum, des raviolis, j'adore ça ! Elle vient Maman ce soir ?

Cette question laisse mon père sans voix et il *botte en touche*.

— Oui mon chéri. Je sais que tu aimes les raviolis. C'est bien pour ça que je t'en ai fait !

Papa me regarde engloutir le contenu de mon assiette, le regard fuyant et les yeux brumeux. Il touche à peine à son repas. Il tourne les mots dans sa tête et cherche la meilleure façon pour entamer la discussion.

— Maxime, tu sais que ta maman a quitté la maison...

Un long silence emplit la pièce. Il reprend :

— Ce midi, elle m'a dit...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase. Un cri aigu m'échappe :

— Maman était là ce midi ? Pourquoi elle n'est pas encore rentrée ? Pourquoi elle n'est pas venue me chercher à l'école ? Moi, je veux la voir !

Les larmes jaillissent d'un coup, inondant mes joues. Papa se fige. Pour lui, c'est une déchirure supplémentaire. La situation est déjà assez compliquée pour lui et me voilà qui pleure. Il ne sait pas comment s'en sortir.

Il se lève sans un mot, ouvre le réfrigérateur et apporte le dessert. À la vue du flan pâtissier, mes sanglots diminuent un peu. Papa sort un mouchoir en tissu de sa poche et me fait souffler dedans.

Il m'aide à couper mon gâteau en petits morceaux. Je déguste ce dessert que j'adore. Maman devrait bientôt arriver.

Peu à peu, le calme revient dans la cuisine.

Une fois la table débarrassée, il me propose doucement :

— Tu veux regarder la télévision ?

Je ne rate jamais un épisode de *Bonne Nuit les Petits*. Mais dès que *Nounours* jette sa poignée de sable et souhaite une bonne nuit à tous les enfants, je sais que l'heure du coucher a sonné. L'écran affiche maintenant une publicité.

Je me lève, embrasse Papa et file vers ma chambre. Maman sera là demain matin à mon réveil. Papa me suit, m'installe dans mon lit et prend un livre pour se donner bonne conscience. Mais au lieu de lire, il invente une histoire de toutes pièces. Sa voix est hésitante :

« *C'est l'histoire d'un petit garçon de cinq ans qui vit heureux dans sa maison. Malheureusement, un jour, sa mère décide de quitter le nid familial. Elle ne prend pas la peine de dire une dernière fois au revoir à son fils. Le papa ne sait pas comment annoncer à son petit garçon qu'il ne verra plus jamais sa maman. Le papa est très triste car il sait que son fils va avoir un gros chagrin. Mais le papa n'a pas réussi à convaincre la maman de rester. Alors le garçon va continuer à vivre, même si l'absence de sa maman sera une grande peine pour lui.* »

— Elle est nulle ton histoire, Papa ! Je lui coupe la parole d'un geste de la main.

Papa s'arrête net, le livre ouvert sur ses genoux. Ses épaules s'affaissent un peu plus sous son pull élimé aux coudes.

— Fiston, je sais qu'elle n'est pas terrible cette histoire. Mais, c'est ton histoire maintenant.

Il pose délicatement sa main sur mes chevilles à travers la couette. Ses yeux fuient vers la fenêtre obscurcie par les persiennes fermées.

— Ta maman est partie, Maxime. Elle ne reviendra pas. Elle m'a chargé de t'embrasser et de te dire au revoir de sa part.

Je me redresse sur un coude, les sourcils froncés, fixant ce père qui semble soudain flotter dans ses vêtements.

— Elle est pas trop gentille cette maman-là !

Un tressaillement ride le coin de ses yeux. Papa prend une longue inspiration, la poitrine bloquée un instant, avant de lâcher dans un souffle :

— Maxime, cette histoire, c'est celle de ta Maman. Tu m'entends ? Elle est partie pour toujours. Elle ne veut plus vivre avec nous. C'est moi qui vais m'occuper de toi maintenant. Tous les jours.

Sa mâchoire se serre si fort que seul le grincement de ses dents dans la bouche se fait entendre.

— J'ai rendez-vous lundi avec ton institutrice pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Mais ne t'inquiète pas, mon grand, on va s'en sortir, même sans ta Maman. Je vais te protéger et m'occuper de toi pour que tu ne sois jamais triste. Tu verras, nous serons très heureux tous les deux. Je te le promets.

Ses mots s'estompent, deviennent un bourdonnement lointain. Mes paupières pèsent des tonnes. Le tissu de la couette remonte lentement jusqu'à mon menton, une main frôle mes cheveux. Le clic de l'interrupteur plonge la pièce dans le noir. Un murmure glisse dans l'embrasure de la porte : « Bonne nuit, mon petit. »

Déjà, un dragon cracheur de feu déploie ses ailes dans mon esprit, m'entraînant vers le château de la reine, peuplé de sorcières maléfiques et de plantes magiques.

Maman sera bientôt là...

« Je veux Maman ». Des vagues de tristesse me submergent et me font pleurer chaque jour. Matin, midi et soir. À l'école, en plein exercice d'écriture, une larme s'écrase sur mon cahier, diluant l'encre bleue du mot « maman ». Les gouttes deviennent des torrents. Un hoquet m'échappe. Aussitôt, la maîtresse lève les yeux, me fait un petit signe de tête plein de pitié et pointe discrètement la porte du doigt.

Je traverse le couloir désert en pressant mes manches contre mes yeux. Dans les toilettes, je frotte mes joues rougies sur l'essuie-mains. À l'aide de mon mouchoir en tissu, je mouche mon nez qui siffle. Je prends une grande bouffée d'air, bois de l'eau au robinet et retourne m'asseoir dans la classe, en rasant les murs.

Dimanche 25 juin 1995.

Depuis la cuisine, la voix de Papa résonne, un peu fausse mais enjouée : « Joyeux anniversaire, Joyeux anniversaire, Maxime... ». Il pose le gâteau au centre de la table :

Il apparaît dans l'encadrement de la porte, les mains autour d'une tarte aux fraises, sur laquelle vacillent cinq petites flammes. L'odeur sucrée envahit la pièce. Il pose le plat au milieu de la table avec précaution, comme s'il portait quelque chose de fragile.

— Allez, Maxime, souffle !

Je me penche si fort que mon menton touche presque la table. D'un seul coup, je vide mes poumons. Les cinq flammes s'éteignent instantanément, laissant derrière elles de minces filets de fumée grise qui montent au plafond.

Papa applaudit, tout sourire.

— Bravo fiston ! Déjà cinq ans... Comme tu es grand. Tu es un vrai p'tit homme maintenant !

Il disparaît un instant dans sa chambre et revient avec un gros paquet joliment emballé dans du papier bleu brillant. Je le déchire à pleines mains, le cœur battant. Un carton dans les tons rouge et noir apparaît :

— *Waouh !* Le bateau des pirates *Playmobil*. Super !

Je passe mes doigts sur la photo de la coque, des petits canons, du drapeau noir avec la tête de mort. Un grand sourire fend mon visage.

— C'est exactement ça que je voulais ! Merci, Papa !

Je me jette dans ses bras. Il me serre fort, un peu plus longtemps que d'habitude. Par-dessus mon épaule, Papa ferme les yeux une seconde.

Inscrit au centre aéré de la ville, je passe une partie de mes vacances avec quelques copains qui, comme moi, n'ont pas la chance de rester chez eux ou d'aller chez mamy et papy, le temps que leurs parents travaillent.

Fin juillet, ma peine se calme un peu. Je ne pleure plus toute la journée. Juste une fois, en général le soir, au moment où Papa éteint la lumière. Là, le chagrin revient comme une marée. Je reste allongé dans le noir, les yeux grands ouverts, avec une boule dans la gorge qui refuse de partir.

Un soir, alors qu'il me borde, Papa reste plus longtemps que d'habitude. Il passe sa grande main dans mes cheveux et dit, d'une voix rieuse :

— Et si on partait tous les deux sur une île le mois prochain ? Une vraie île, avec la mer tout autour.

Je me redresse d'un coup dans mon lit.

— Une île ? Comme dans les histoires de pirates ?

Il sourit.

— Encore mieux : l'île d'Oléron ! On dormira sous la tente, on plongera dans l'océan, on fabriquera d'immenses châteaux de sable, on mangera des sardines grillées...

Pour la première fois depuis longtemps, quelque chose de chaud remplace le poids dans ma poitrine. Une île. Rien que Papa et moi. Quelle aventure !

Samedi 5 août. Le cliquetis de la clef, qui tourne deux fois dans la serrure, brise le silence de l'aube. La porte est solidement verrouillée. Il est sept heures du matin. Rungis dort encore sous un ciel à peine ensoleillé. Sur le trottoir, l'Audi 80 noire s'affaisse sous le poids des bagages. Papa attache les dernières sangles sur la galerie de toit, immobilisant la grosse toile de tente, les matelas pneumatiques et les duvets qui menacent de glisser.

Le ronronnement régulier du moteur me berce. Ma tête oscille contre la vitre, puis le paysage se dissout. Quand mes paupières s'entrouvrent, le soleil tape fort contre la vitre arrière.

Clic-clac, clic-clac, clic-clac. Clignotant à droite, Papa s'engage sur l'aire d'autoroute.

— Tu as faim, Maxime ?

— Oui ! Je veux un sandwich au jambon. Et du *Coca* ! Quand est-ce qu'on arrive ?

— Bientôt. Dans une heure ou deux, je pense !

Le repas terminé, nous reprenons la route. Mon regard accroche de toutes parts ce paysage que je découvre pour la première fois.

— Tu vois Maxime, en haut des pylônes électriques ? Ce sont des nids de cigognes !

— Comme les cigognes qui amènent les bébés dans les maisons ? Maman m'a lu une histoire un jour avec des cigognes.

— Non, ce ne sont pas les mêmes ! Celles-ci n'amènent pas de bébés.

Mes yeux s'attachent ensuite à un rectangle bleu au bord de la chaussée : un panneau routier orné d'un dessin de vagues et d'une grande arche blanche.